

CHAPITRE I

La Dame de Pique

Moi, Jean-Bernard Gardin, entreprends ici la relation des événements du Portugal qui se sont déroulés durant la période de 1810 à 1811. Il sera question des affaires du Premier Empire, et cela va sans dire, on trouvera au cours de ce récit beaucoup de narrations guerrières, tant il est vrai qu'à cette époque la France étendait sa domination par les armes. Nous aurions pu devenir les maîtres de l'Europe, et donc du monde par toutes les colonies à nous soumises. L'Angleterre était notre pire ennemi, et finalement, certainement encore le seul qui menaçait toujours la réussite de nos armes. Par le jeu subtil d'alliances perfides, jusqu'à présent, l'Angleterre nous menait la guerre par procuration, dressant contre nous les peuples continentaux. Mais il fallut bien un jour, la Prusse, l'Autriche et la Russie ayant été vaincues, que la perfide Albion vînt elle-même nous faire la guerre. Quel étrange allié trouva-t-elle alors pour mettre un pied sur le continent ? Les grandes nations nous obéissaient ; le Code Napoléon imposait le droit de la justice contre le joug des despotes ; les têtes couronnées d'Europe ne faisaient plus trembler leurs peuples, mais tremblaient devant la face toute puissante de l'Empereur. Quelle curieuse porte d'entrée l'Angleterre trouva-t-elle, disais-je, pour venir nous défier ? Profitant de l'anarchie qui régnait en Espagne, Arthur Wellesley, de nos jours plus célèbre sous le titre de Lord Wellington, débarquait à Lisbonne. « Où ça ? »

m'écriais-je alors. « À Lisbonne, en Portugal », me répondit-on. C'était une bien piètre intrusion, toute pleine de timidité et de prudents tâtonnements. Les Anglais n'avaient positivement ni le courage ni les moyens d'assaillir de front la France. Comme nous les avions menacés de Boulogne, eux montraient à peine le bout de leur nez à l'extrémité de la Péninsule, en un pays arriéré que nous venions de vaincre avec une poignée de soldats ; et c'est bien cette même poignée d'hommes que l'Anglais se faisait une gloire de repousser, de chasser de ce pays sans mérite et sans figure. Tous leurs princes, à notre vue, avaient fui, les uns en Angleterre, les autres au lointain Brésil.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là, aussi en ce printemps de l'année 1810, une véritable armée, cette fois, s'apprêtait à reconquérir notre bien, le Portugal, et à rejeter à la mer toute l'expédition de ces Anglais pusillanimes. Vous aurez compris, cher lecteur, que j'étais dans cette armée, que nous appelions justement armée du Portugal, et que nous ne doutions pas de rapporter de magnifiques lauriers. Nous n'attendions qu'un ordre pour marcher, tout un chacun comptant bien fêter très bientôt la victoire de la France à Lisbonne libérée.

En cette année 1810, nous avions en face de nous la seule et dernière armée organisée osant défier nos aigles. L'Europe était pacifiée. Il demeurait toutefois quelques guérillas en Espagne, mais toutes leurs armées régulières se retrouvaient vaincues. Quelques places fortes résistaient encore. Le général Suchet et l'armée d'Aragon s'en occupaient. L'armée espagnole n'existait plus, même de nom. Ces soldats, qui avaient fuis au champ d'honneur, venaient grossir les rangs, ou plutôt, devrais-je dire, la masse informe, des guérillas. Ces brigands

n'acceptaient pas la défaite, et n'ayant pas assez de bravoure pour nous rencontrer en rase campagne, ils sombraient dans le meurtre de troupiers isolés, puisant en cette lâcheté une vengeance à leurs constantes humiliations lors des batailles rangées. Aussi trahissions-nous ces brigands comme tels : fusillant tous les assassins qui nous faisaient une bien mauvaise guerre.

Je commence donc maintenant mon récit en Espagne par la mémorable soirée du 10 mai 1810. Nous étions casernés à Valladolid, l'une des anciennes capitales du royaume de Castille. Le général Kellerman, comte de Valmy, était gouverneur de la ville. Notre régiment, le 15^e dragon, avait trouvé repos à l'abri des murs de la cité où naquit Anne d'Autriche qui, pour le rappel, fut reine de France. Nous occupions alors, mes officiers et moi-même, le premier étage d'une maison, rue Fray Luis de León.

Il devait être six heures du soir ; les fenêtres de la chambrée étaient grandes ouvertes ; nous étions tous les cinq présents, un tant soit peu absorbés par nos petites occupations, avec, de temps en temps, la curiosité d'un regard interrogeant ce que l'autre faisait.

Je rédigeais déjà quelques notes sur des papiers épars de ce qui devait un jour devenir un livre. Je m'étais installé, près d'une des fenêtres, au pupitre d'un bureau qui sentait la cire. Ma plume crissait et fuyait bien un peu, car elle était fendue ; mais, n'en possédant qu'une, je m'escrimais dessus, faute de pouvoir m'appliquer. À la vérité, j'eus beaucoup de mal à me relire par la suite. Toujours est-il qu'agacé, je relevais la tête : Le lieutenant Fabio Pergollini se tenait tout à côté de moi, au garde-à-vous devant une psyché qu'il avait réquisitionnée

chez l'habitant. Il tirait sur le revers de son uniforme et se déhanchait légèrement de droite à gauche, pour faire briller dans le miroir les reflets des boutons en cuivre de sa veste. Il était tout entier à son habillage et je l'observais procéder avec amusement. Du bout des doigts de ses belles mains, il refermait maintenant à ses poignets les six boutons de ses pattes de parements en accolade. C'était à n'en point douter un officier du 15^e dragon : il n'avait, comme nous tous, des parements que les pattes ; ainsi nous distinguait-on des 13^e, 14^e, 16^e, 17^e et 18^e régiments de dragons ; bien qu'il fallût encore, pour nous différencier totalement du 18^e régiment, observer attentivement que, sur les retroussis de nos basques, nous avions les poches cousues en travers et non en long. Ces détails vous dépasseront peut-être, mais nous y tenions particulièrement, car ils affirmaient notre distinction : nous étions, certes, tous des dragons, mais du 15^e régiment, assurément. Notre gloire ne se partageait pas, elle ne s'étendait pas à nos homologues. Ils avaient la leur, nous avions la nôtre autrement plus grande, il va de soi !

Poursuivant l'inspection de sa tenue, le beau Fabio, comme nous le surnommions, en vint à broser sa culotte en peau de mouton. Elle resplendissait d'un blanc immaculé. Des bas en laine tout aussi propres montaient jusqu'au-dessus de ses genoux. Son buste était parfaitement ajusté dans son habit veste de teinte verte. Seulement sur le devant, l'uniforme était rose foncé. Oui, vous m'avez bien lu, car j'ai bien écrit rose foncé ! C'était notre couleur distinctive, et bien que notre régiment me fît honneur, ce coloris ne me plaisait guère. Tout au moins ne nous confondait-on pas au combat avec l'adversaire. Nous n'essuyâmes jamais de coups de mousquets de notre infanterie, tandis qu'on ne peut pas en dire autant de certains

trompettes du 3^e dragon, que je vis tomber sous une grêle amie alors qu'on les prenait pour des dragons anglais. Et comme vous m'avez bien suivi jusqu'ici, vous aurez deviné que les 13^e, 14^e, 16^e, 17^e et 18^e régiments de dragons avaient également pour couleur distinctive ce fichu rose d'opérette, le vert tenant lieu de dominante à tous les dragons, tous régiments confondus.

Fabio lissait, pour conclure, sa moustache, ce qui me rappela à une remarque que je lui avais déjà faite :

« Lieutenant Pergollini ! Il vous faudra me couper cette moustache. Nous ne sommes pas d'hirsutes housards, mais de braves dragons. Pas de poils qui dépassent chez nous. Au diable les hussards, leurs tresses, leurs moustaches aberrantes et leurs chevelures de femmes !

— Ayez pitié de moi, mon Capitaine, me supplia-t-il aussitôt. J'ai un rendez-vous galant ce soir, et ma moustache est tout à la fois un appât et un hameçon pour m'accrocher son cœur...

— Vous m'écœurez, Pergollini. C'est la dernière fois, cependant. Va pour ce soir, mais il n'y aura plus d'autre tolérance. Demain matin, je veux vous voir imberbe. Vous m'entendez ?

— À vos ordres, mon Capitaine ! »

Ah ! vraiment, ce Pergollini était un incorrigible mange-cœurs. Il tenait par sa mère florentine le sens inné de la beauté et, par son père Napolitain, il avait un insatiable goût pour les femmes. Enfin, il nous en imposait à tous en somme, tant par ses conquêtes que par le fait avéré qu'il était un vétéran de la campagne d'Italie. Je n'ai jamais tout à fait compris comment sa famille se retrouva un beau jour en France, et ce en pleine révolution ; mais ce que je sais, c'est que ce brave italien s'en-

gaga aux côtés de Bonaparte pour libérer son pays du joug autrichien. Le Habsbourg vaincu, il aurait mérité le meilleur des grades, et même un, plus haut encore, dans l'armée du roi de Naples, mais un sinistre duel l'engloutit à tout jamais en fin de liste sur les registres que tenait scrupuleusement Berthier, qui prenait toujours parfaitement la mesure des disgrâces et des parrainages influents.

Mais je l'avais bien assez contemplé comme ça, notre italien. L'intermède passé, je reprenais mon travail d'écriture. Or je sentis sous ma plume mon pupitre trembler. Pergollini – encore lui ! –, venait d'entamer un pas de flamenco, frappant violemment des pieds les lattes du plancher, tout en hurlant en musique :

« Pedro ! Pedro ! Apporte-moi mes bottes. Et j'espère pour toi qu'elles brillent. Pedro ! Pedro !... »

Il mélangeait allègrement des mots de sa langue natale à ses tournures en espagnol. Mais qu'importait, puisque les Ibères le comprenaient.

On frappa à la porte. La permission d'entrée fut accordée. Pedro se présenta, et comme toujours, intimidé, il n'osait faire un pas de plus dans la pièce, tenant dans ses mains les bottes du lieutenant. Pergollini le pressa aussitôt de les lui apporter. Les fameuses bottes à l'écuyère en cuir noir brillaient de tous les rayons du soleil de l'Espagne. Notre Don Juan aurait eu mauvaise grâce à faire le moindre reproche. Il se fit remettre son bien et congédia Pedro, qui s'en alla soulagé.

Alors que le lieutenant Pergollini avait pris place sur un tabouret pour chausser ses élégantes bottes, je me remis pour la énième fois à ma tâche d'écrivain. Décidément, j'avais la plus grande peine à me concentrer : le craquement de la reliure

d'un livre que lisait un de mes compagnons de chambrée me fit relever la tête et regarder dans la direction du bruit. Notre compère le lieutenant Mahuret n'avait pas bougé depuis une heure, allongé sur la couchette de son lit, absorbé dans un livre, qui n'était rien de moins que le Livre. Car avant de devenir un dragon, cet homme avait été abbé. Bien que défroqué, il ne lisait toujours rien d'autre que la Bible, et dans cette même Bible, rien d'autre que l'Apocalypse de Jean, fleuve tumultueux débordant de visions hallucinées, dans lequel un jour ou l'autre, sans nul doute, ce prêtre qui n'en était plus tout à fait un, mais qui l'était toujours un peu trop tout de même à mon goût, finirait par se noyer.

Paul Mahuret était un tourmenté. Il avait juré sur la Constitution civile du clergé à l'instar de Charles-Maurice de Talleyran-Périgord, ancien évêque d'Autun, qui fût aussi notre ministre des Affaires étrangères. Le bon prêtre n'avait pas eu le courage du martyr, et le jour où des sans-culottes lui présentèrent un acte d'abjuration, terrifié, il le signa comme on signe au bas d'un pacte diabolique. Le pauvre homme ne s'était jamais remis de son apostasie. Son esprit semblait lui rappeler sans cesse : « Ton âme est perdue, ton âme est perdue... ». Quoiqu'il en fût, ce dément de Paul Mahuret était notre meilleur traducteur des mouvements d'âme de ces fanatiques d'Espagnols qui nous entouraient. Il était aussi superstitieux de la chose religieuse et inféodé qu'eux au Clergé. La seule différence, et à bien y réfléchir – elle m'apparaissait alors fort mince –, c'était qu'ils se battaient dans des camps opposés. Je n'avais pas confiance en lui, jusqu'au moment où je le voyais charger comme un fou et pourfendre, avec une brutalité inouïe, les crânes de ses congénères en dévotion, tous meilleurs catholiques les uns que les autres.

Plus je regardais Paul, plus son visage m'inspirait de la répulsion. On y lisait en surface tout le tourment intérieur qui agitait l'homme. Ses yeux bougeaient par saccades sous ses sourcils brûlés alors que les vagues des plis de son large front scandaient sa douleur. Mais ne pouvait-il donc pas se reposer un peu, celui-là ? Il n'y avait qu'au combat qu'il s'oubliait et que, par là même, il me rassurait. Je ne l'aimais pas, mais j'aurais mauvaise grâce à dire qu'il n'était pas un rude combattant. J'avouerai que le malaise qui l'habitait ne manquait pas de m'être contagieux. J'arrêtais de l'observer, j'en avais assez appris sur lui en quelques minutes pour vous offrir une description bien sentie du phénomène. J'ajouterai toutefois, pour achever le portrait, qu'il portait toujours autour du cou un scapulaire sur lequel figurait le Coraçon de Jesu comme disent les Portugais. Mais j'allais oublier le plus drôle, et ce fut la troupe qui s'en chargea, il était surnommé chez nos dragons le "Père Lapisse", non pas que les soldats sussent qu'il était prêtre, mais parce qu'ayant la vessie étroite et pressée d'inquiétude, il s'arrêtait continuellement, descendant de cheval et s'éloignant du groupe pour aller se soulager !

L'abbé Mahuret m'avait perturbé au point que j'abandonnais toute velléité d'écriture. Je m'arrachais à mon pupitre et, me levant, j'allais chercher ma blague à tabac. J'avais l'envie subite d'une bonne pipe. Pergollini apportait la dernière touche à sa prestigieuse tenue, attachant à son épaule gauche une épaulette blanche aux franges volubiles et, à sa droite, une contre épaulette. Ce n'était, une fois de plus, pas réglementaire, mais nous étions en Espagne, loin de Berthier et de ses décrets. Je passai sur la contre-épaulette. Je passai au même moment devant le lieutenant Louis-Armand d'Alencourt. Il était assis à califourchon sur une chaise qu'il avait retournée,

et faisait une réussite, déployant les cartes une à une sur la surface d'un tabouret élargi d'une planche en bois. Je lui avais offert ce jeu de belles cartes, que mon père, maître cartier, fabriquait à Paris, place Dauphine. Mon père, Jules Gardin, était dans l'artisanat des cartes à jouer depuis 1776. La révolution apporta de grands changements à son métier : le premier fut de ne plus payer d'impôt sur la production des cartes, ce qui contribua à son enrichissement. Car, il faut bien en convenir, l'époque était au jeu. La Révolution française vit fleurir une véritable épidémie de biribi, qui se jouait sur les bornes des rues. Il ne se trouva jamais, en ces années-là – et j'ai pu le constater à chacune de mes promenades –, aucune borne vide, de jour comme de nuit. Avec ses chiromanciennes et ses 4 000 établissements de jeux, Paris, sous l'Empire, offrit encore à mon père une plus grande renommée et assura sa fortune. Comme tout le monde, cependant, il fallut suivre la révolution, et Jules Gardin y participa en décapitant sur le carton les rois et les reines devenues indésirables. On remplaça provisoirement par des génies les rois, par des libertés les reines, et par des braves ou des sans-culottes les valets. Puis l'Empereur parut, et lui revint le roi de carreau. Joséphine fut reine de cœur avant que ne l'éclipsât Marie-Louise... Autant de cartes à équerrer, vernir et calandrer. Contrairement à mon père, je refusais de les fabriquer, de la fortune des cartes ne voulant en tirer qu'une, celle du Cavalier de Coupe, qui vaut la gloire militaire.

Un beau jeu était un cadeau plus qu'appréciable en Espagne, où l'Église interdisait qu'on produisît ces figures de débauche. Louis-Armand poursuivait sa réussite, désirant son accomplissement. Le paquet de cartes diminuait dans sa main. Peut-être, cette fois-ci, parviendrait-il... Mais laissons là les

cartes, car le lieutenant d'Alencourt vaut pour plus qu'une simple donne. La nature l'avait en effet richement doté. Sa noblesse le distinguait, non seulement de son titre, mais aussi par un courage exemplaire. Cavalier émérite et bretteur redoutable, il n'en possédait pas moins les lettres grecques et latines à la perfection, non moins que cinq ou six langues, dont l'allemand, l'anglais, l'espagnol, et le portugais. Il était, par là même, assuré de devenir dans les jours à venir notre interprète et, au final, notre guide à Lisbonne, où il avait vécu jusqu'à la date récente de 1800. Son oncle avait été secrétaire de l'ambassadeur de Louis XVI à Lisbonne, et n'était pas rentré en France durant la révolution. Napoléon ayant réconcilié le peuple français tout en donnant à l'œuvre révolutionnaire toute son assise, les émigrés purent revenir pour servir un pays dont la grandeur, bien que déjà assurée, ne voulait se passer de personne. La loyauté et l'esprit brillant du lieutenant d'Alencourt apportaient au 15^e régiment de dragon un agrément qu'on pouvait certes nous envier.

Louis-Armand allait achever sa réussite, lorsqu'il s'interrompit brusquement. Je croisai son regard interrogateur, mais ses yeux visaient Pergollini :

« Mon Lieutenant, ne vous ai-je pas prêté mes cartes ? demanda d'Alencourt. M'en rendre l'intégralité eût été de la moindre politesse. Et prévenir mon désappointement en m'avertissant de ne point entamer une nouvelle partie la sachant d'avance perdue, m'eût épargné le tourment d'une réflexion caduque. Où avez-vous pu égarer la carte manquante ? Faites un effort de mémoire.

– Lieutenant d'Alencourt, sachez à votre tour que j'en ai eu un pressant besoin. Votre carte doit conduire à notre rendez-vous la señora que je m'en vais revoir ce soir. Elle était

pressée. Il ne me restait plus, pour convenir d'une nouvelle rencontre, que ce bout de carton, sur le dos duquel j'inscrivis ces quelques mots : demain soir, sept heures, sur la Plaza de la Universidad.

— J'ose espérer, maintenant, qu'elle viendra à votre rendez-vous. Je souhaiterais récupérer la carte. Ce dont, à la vérité, je doute fort eut égard au récit que vous nous avez fait de la circonstance en laquelle vous abordâtes cette femme espagnole.

— Vous me sous-estimez. À cela j'ajoute que derrière le masque de sa mantille, j'ai deviné une rare sensualité. Sous le voile des arabesques en dentelle noire, j'ai vu clairement : il n'y avait pas de feinte dans son regard. Elle désirait, tout autant que moi, un rendez-vous plus secret. Vous le savez fort bien, l'Espagne interdit toute audace aux femmes. Je la revois dans moins d'une... »

Pergollini venait de sortir sa montre à gousset et le temps qui s'était écoulé l'horrifia. Il ramassa son casque de cuivre au blanc plumet et à la bombe recouverte d'un turban en peau de panthère. Il déboula dehors. Je le suivis du regard par la fenêtre jusqu'à ce qu'il eût disparu au coin de la rue.

Le Père Lapisse s'était rapproché. Il observa aussi l'Italien s'éloigner, mais, desserrant à peine les dents, il sembla maudire son entreprise :

« Encore et toujours la fornication, ou certainement pire, un adultère !

— Il se moque bien de votre condamnation, rétorquai-je. Et croyez-vous, l'abbé, que nous nous battions pour autre chose que la gloire et les femmes ?

— Nous nous battons, précisa Louis-Armand, pour la gloire qui nous attire les femmes.

— Vous vous battez... » reprit l'abbé sans finir sa phrase.

Enfin, il fallait en convenir, seuls les combats à venir égaliseraient nos humeurs à tous. J'allumais ma pipe.

« Et comment vais-je procéder, désormais ? se plaignit d'Alencourt. Au résultat du tri des cartes par couleur, mon jeu s'annonce pour toujours incomplet. Le lieutenant Pergollini a tiré la Dame de Pique ! C'est un bien mauvais présage... »

— Cessez vos diableries ! éclata le Père Lapisse. Le roi Saül est mort pour avoir voulu connaître l'avenir.

— Le roi Louis XVI, quant à lui, contrecarrai-je, serait toujours en vie s'il avait consulté l'air du temps. Pour gouverner, il faut voir au loin. Il n'y a là aucune divination : il suffit de tirer des causes les conséquences. Mademoiselle Lenormand, qui tire les cartes à Paris pour les "Grands" de la Cour, ne fait guère autrement. Elle analyse remarquablement l'humeur du client et la lui traduit en termes occultes, qui ne sont que la somme alambiquée d'une série de réflexions bien senties.

— Le diable existe ! exulta l'abbé. Un jour, je vous le montrerai.

— Quoi qu'il en soit, ma partie s'achève là. Le charme du jeu est rompu. Une belle dame en noir en a été soustraite.

— Mon Lieutenant, intervint alors notre Benjamin, si nous reprenions plutôt une leçon de portugais ? »

Le jeune homme qui venait de prendre la parole s'appelait François Lozac. Il était également notre compagnon d'armes. Mais au-delà du respect que nous imposait notre rang au sein du régiment, je me louais de l'apprécier comme un fils. Sa jeunesse et sa vaillance étaient désarmantes. Je le compris tout de suite : il voulait la gloire. Mais non par orgueil du grade, mais par soif de l'aventure. Positivement, il avait l'étoffe d'un héros, et trop de pureté dans l'intention de le devenir pour rater

son destin, ou s'avilir ensuite l'ayant bien accroché à son nom. François sortait tout juste de l'école de cavalerie de Saint-Germain. Il en était de la première promotion, l'école ayant été fondée sur ordre de l'Empereur en 1809. Ce fut avec une jalousie autorisant tous les espoirs, que le jeune apprenti guerrier suivit le triomphe de nos armes en Autriche. Il ne tenait plus en place, obligé de suivre l'instruction alors qu'on se couvrait de gloire au même moment à Essling et à Wagram. Il dévorait *Le Moniteur*, apprenant par cœur les comptes-rendus de nos armes, les exploits glorieux de nos aigles. Dans quel bouillonnement se prépara-t-il à partir à la guerre ! Tout son être désirait le baptême du feu. À Saint-Germain, il s'était forgé comme un boulet prêt à être craché à la figure de l'ennemi. Le seul risque serait alors de le trouver trop fougueux au premier combat engagé. Je veillais secrètement sur lui. Un jour il aurait la Croix. Je pense qu'il le savait.

En attendant son heure, François Lozac, quand il ne prenait pas sa leçon de portugais, assaillait de questions le lieutenant d'Alencourt qui, lui, avait chargé à Wagram sous les ordres du maréchal Masséna. Au début, enchanté de raconter ses exploits à un jeune assoiffé de batailles, Louis-Armand d'Alencourt éprouva ensuite une certaine lassitude à être assailli à toute heure par son cadet. Aussi se réfugiait-il dans d'interminables patiences, qui lui offraient un tout relatif moment de répit. Mais la Dame de Pique manquant, il fallut se résoudre à subir l'insatiable jeunesse de François. Ce fut, cette fois, une leçon de portugais qui eut la préférence du jeune homme.

Manuels et dictionnaires ouverts devant eux, les deux lieutenants ânonnaient et déclamaient dans la langue lusitanienne. Je m'étais assis dans l'encadrement de la fenêtre. Je tirais sur

ma pipe. Un doux brouillard s'en dégagait. Les bruits de la rue se mêlaient, en une torpeur étourdissante, aux litanies des deux linguistes. Le temps semblait comme suspendu...

Mais le charme fut rompu par un tambourinement soudain. On frappait à la porte. Désagréablement surpris, je répondis vivement à la personne d'entrer. Le maréchal des logis-chef Tomasson se présenta à nous. Il était porteur d'un ordre de notre chef d'escadron, enjoignant à tous les officiers de se rendre pour huit heures à la Casa Grande, où se tenait l'état-major du 15^e dragon. Après avoir transmis l'ordre, Jean Tomasson me salua et prit congé en virevoltant sur ses talons.

« Il faut aller prévenir le lieutenant Pergollini ! », m'écriai-je.

Louis-Armand et François relevèrent la tête. Leurs regards semblaient me dire que, s'il fallait le retrouver, ce n'était pas gagné. Quant à Paul Mahuret, son œil jeté par-dessus sa Bible, il ricanait d'un cinglant « que le diable l'emporte ! ».

« Il n'est pas parti depuis longtemps, expliqua François en bondissant sur ses jambes. Sa belle dame le fait peut-être encore attendre. Où donc, déjà, a-t-il dit qu'ils devaient se retrouver ?

— Plaza de la Universidad, répondit d'Alencourt. C'est à deux pas d'ici.

— J'y cours ! »

François se précipita vers la porte, l'ouvrit et s'engouffra dans l'escalier. Nous l'entendîmes dévaler les marches. De la fenêtre, je le vis qui allongeait le pas tout en reboutonnant le plastron de sa veste. Je l'apostrophaï :

« François, vous partez sans savoir où se situe l'endroit !

— C'est juste.